

Ciné-



Dans ce numéro :
SACHA GUITRY, JEAN GIRAUDOUX,
YVES MIRANDE,

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 54 - 4 Septembre 1942



Mireille Balin
dans *L'Assassin a
peur la nuit*, qui
passe actuelle-
ment au Made-
leine-Cinéma.

Production
André Paulvé.

(Photo Discina.)



40 ANS EN 8 JOURS

Mlle Gisèle Grandpré est engagée pour tenir un rôle dans « L'Homme sans nom », que l'on tourne près de Cambo. Elle a d'abord vingt ans, puis franchit vingt années pour devenir mère.

Elle poursuivra son destin cinématographique en tenant le principal rôle féminin de « Destin ».



LE CHIEN RIN-TIN-TIN JOUÉ UN RÔLE DE LOUP

Rin-tin-tin, le célèbre chien de Teddy Michaud, est engagé dans « Le Loup de Malveneur », pour y tenir le rôle du loup. Le chien-loup devient loup et, poursuivi par deux danois, meurt sous leurs crocs. Sa mort est le signal de la mort de Reginald de Malveneur. Son rôle dans le film est donc assez important.

Petit-fils de loup, Rin-tin-tin s'adaptera assez facilement à son nouveau rôle. Il a conservé de ses ancêtres la démarche caractéristique, mais malheureusement, son poil s'est légèrement teinté de fauve, surtout sur l'arrière-train. On sera obligé de le maquiller au pistolet... L'opération, évidemment, ne sera pas des plus agréables, surtout au nettoyage. C'est une question d'habitude. Si c'est la première fois que Rin-tin-tin joue un rôle de loup, ce ne sera pas la première qu'il se fait maquiller. Dans « L'Enfant dans la tourmente », un enfant lui verse un seau de peinture sur le dos.

(Photos Serge et Nick de Margoli.)

VIEILLARD A DIX-SEPT ANS GLEBOFF A DÉFIGURÉ plus de 30 vedettes

Les maquilleurs ont presque tous été comédiens. Ils ont joué à la scène et, avant de maquiller les autres, ont appris à étendre le fond de teint sur leur propre visage. C'est souvent là tout leur apprentissage.

Moi-même, dit Gleboff, le maquilleur du « Capitaine Fracasse », j'ai commencé par être comédien. Il avait dix-sept ans, et, pour vieillards. En une minute, il transformait son visage d'une façon méconnaissable. Il a joué la comédie jusqu'à trente-deux ans, puis devint metteur en scène et, finalement, par nécessité, mit à profit ses dons de maquilleur.

Sa spécialité est de déformer les visages. C'est lui qui a maquillé, on pourrait dire défiguré, Line Noro, dans « Mater Dolorosa » et dans « Famille nombreuse ». Milton, Valentine Tessier, Anny Ondra, Tino Rossi, Louise Carletti, ont passé par ses mains, ainsi que les nombreuses vedettes de « La Maternelle », « Jeunes filles à marier », « Remorques », « Le Diamant noir », « Fièvre », « Vie privée ». Dans ce film, Marie Bell a décerné à son talent un éloge très sincère. Nous n'en doutons pas. Mais Gleboff n'embellit pas toujours, il lui est arrivé de défigurer une quarantaine d'artistes. Dans le « Capitaine Fracasse », il n'en déforme pas moins de dix.



UN HOMME FAIT LE TOUR DE FRANCE

sans quitter le studio

On éprouve, en chemin de fer, l'impression que le paysage défile sous les yeux. Le cinéma a utilisé cette illusion d'optique quand une scène se passe à l'intérieur d'un compartiment. Le wagon est coupé en deux dans le sens de la longueur. La fenêtre s'ouvre sur le paysage. Pour donner l'impression que le train se déplace, on projette, sur un écran disposé derrière la fenêtre, comme le montre la photographie, un film de paysages, pris d'un train en marche. Ainsi, pourrait-on faire le tour de France, sans quitter le studio.



Il faut savoir "siffler sa note"

Fernand Ledoux, pour être paradoxal, n'en est pas moins un homme profond. Le paradoxe ne cache-t-il pas souvent, d'ailleurs, une profondeur de cœur et d'intelligence? Et il s'exprime d'une façon très pittoresque. C'est ainsi que, lorsqu'il veut dire que l'homme doit développer sa personnalité et atteindre son degré de perfection, c'est-à-dire être lui-même avec toute la mesure de ses dons, il emploie cette formule : « Nous devons siffler notre note. »

Si tous les artistes pouvaient siffler la leur!



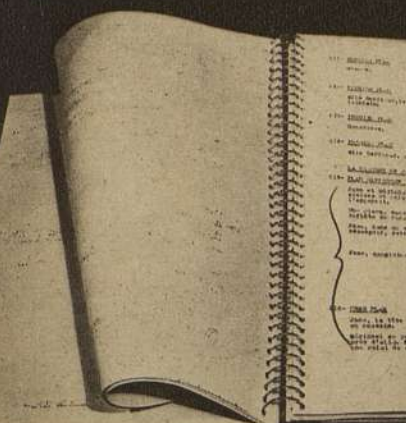
DIALOGUES

Par mi les éléments dont se compose un film, accorde-t-on au dialogue la place qui lui revient? Peut-être parce qu'il frappe moins directement les sens, il semble parfois passer inaperçu. Un acteur joue et parle. On saisit tout de suite la vivacité de son geste — menace, surprise, le ton de sa voix — colère, supplication. Tout cela, le temps d'un éclair, a-t-on enregistré les paroles dites, pénétré leur sens?

A l'inverse du théâtre où tout part de lui, les événements et leurs conséquences, le dialogue, au cinéma, fait souvent figure de parent pauvre. Il s'efface modestement. Et pourtant son apport ne cesse de croître. Il confère de plus en plus à l'œuvre cinématographique ses qualités ou ses défauts, son style. Or, cette discrétion même témoigne en sa faveur. Expressions des objets et des êtres, atmosphère des foules, rumeurs de la nature, rythme, images et sons, composent l'art du film, sa forme plastique. Le dialogue en est l'intelligence. Il ne se contente pas de frapper l'oreille. Il pénètre l'esprit dans le même temps que l'image retient le regard. D'où la nécessité de sa concision, sa forme souvent elliptique, qui s'impose d'autant mieux qu'elle est brève.

S'agit-il d'un genre nouveau de littérature? Après Pagnol, Giraudoux vient de publier les dialogues qu'il écrit pour « La Duchesse de Langeais ». Une forme plus souple — entre le roman et le drame — va-t-elle créer la bonne formule?

Quoi qu'il en soit, le dialogue est maintenant un élément primordial de réussite ou d'insuccès. Le cinéma a ses auteurs, comme il avait hier ses réalisateurs. Et chacun d'eux possède son genre, son style, sa manière. Nous en présentons ci-contre quelques-uns qu'il suffira de lire pour comprendre la place où le dialogue mérite de figurer.



(Photos C. C. F. C.)

L'Histoire

vue par SACHA GUITRY



dans

LE DESTIN FABULEUX DE DÉSIRÉE CLARY

LE BUREAU DE L'EMPEREUR ET LE SALON ROYAL

Napoléon serre les mains de Masséna et d'Augereau, puis s'approche de Bernadotte, qui hésite. Napoléon et Bernadotte échangent un regard. Napoléon serre les mains, puis embrasse Lannes.

Bernadotte s'avance.

Bernadotte. — Sire, j'ai pensé longtemps que la France ne pouvait être heureuse qu'en République. C'est à la sincérité de cette conviction que Votre Majesté doit attribuer mon attitude pendant trois ans. Mes illusions sont dissipées. Je vous prie d'être persuadé de mon empressement à exécuter les mesures que Votre Majesté pourra prescrire dans l'intérêt de la patrie.

Napoléon. — Monsieur le maréchal, la conviction que j'ai que votre langue a toujours été l'interprète fidèle de votre cœur donne à l'aveu que vous venez de faire une grande valeur à mes yeux... C'est seulement par une union complète que nous pouvons espérer achever la gloire, la tranquillité et la prospérité de la France.

Napoléon, aux maréchaux. — Messieurs, tenons-nous prêts à partir en campagne à la fin de l'année. L'Angleterre n'ayant pas respecté les clauses du traité d'Amiens, je forme le projet de porter la guerre dans l'île.

Lannes bougonne.

Napoléon. — Je te prie de te taire.

Lannes. — Mais je...

Napoléon. — Si tu n'es pas content, va-t'en.

Lannes. — Non.

Napoléon. — Comment, « non »?

Lannes. — Non, Tu as trop besoin de moi.

C'est l'auteur lui-même, Sacha Guitry, qui joue Napoléon dans le film.





...les Enfants

vus par PIERRE HEUZÉ
dans PATRICIA



TROIS enfants, abandonnés mais recueillis par Mlle Pressac, sont au bord d'une mare, sous le grand sapin. Chantal, le plus jeune de la bande, est une exquise petite fille brune, court bouclée, dansante, chantante, toute frémissante comme une fleur sous la brise... Elle raconte aux trois aînés une histoire étonnante. Et la petite fille est tout émue de retenir ainsi leur attention :

— Si c'est vrai je l'ai vu... C'est une grande fleur ronde... et puis, au milieu, il y a des bêtes qui remuent et qui font... Elle ouvre une bouche énorme pour simuler des oisillons réclamant la becquée. Mais les petits « hommes » ne se laissent pas aussi facilement convaincre par le merveilleux :
— Enfin, c'est une fleur ou c'est une bête ? Fabien (supérieur). — Ça doit être un nid ! Chantal. — Pas dans l'herbe !... Dominique. — Les nids, c'est dans les arbres.
Jan. — Allons voir... Fabien. — Et si c'étaient des serpents ? Chantal. — Ah !

Jan la prend par la main. — Je te protégerai... Tous se dirigent vers la fleur fabuleuse qui n'est, en effet, qu'un nid tombé des branches.
Jan (supérieur). — C'est bien un nid.
Fabien. — Ce qu'ils sont drôles.
Chacun admire. Mlle Pressac les surprend de loin dans leur contemplation :

— Qu'est-ce que vous faites là ? Je vous avais pourtant défendu d'aller près de la mare. Et dès le premier instant, vous me désobéissez ! Mais Chantal court vers elle :
— Tante Laure, venez voir, c'est si joli.
Mlle Pressac (penchée sur le nid). — Le vent l'aura fait tomber. (Suite pages 14 et 15)

...l'Amour

vu par JEAN GIRAUDOUX
dans LA DUCHESSE DE LANGEAIS

Le jardin du couvent où la duchesse de Langeais s'est réfugiée. Montriveau tente de l'enlever. Trop tard, elle va mourir et délire. La Duchesse regardant Marsay. — Oh ! Il y a deux Pamiers ! C'était déjà si bien qu'il y en eût un seul. Et de moi, que dit-on ? De moi que pensez-vous, les deux Pamiers ?
Ronquerolles. — Ce que nous pensons ? Que le monde n'est pas si méprisable, puisque des êtres comme vous y naissent.
Une Femme Espagnole qui a surgi. — Des femmes comme sainte Cécile.
La Duchesse. — Comme je suis bien, dans mon manteau...
Marsay. — Que les femmes ne sont pas faibles, égoïstes, vaniteuses, puisqu'il y a une femme comme vous.
La Femme Espagnole. — Des femmes comme sainte Thérèse.
La Duchesse. — Les hommes aussi sont bien, Pamiers. Si dévoués... Si forts... si fideles... Un peu entêtés !... Un peu absents...
Ronquerolles. — Que nos efforts et nos orqueils et nos ambitions ne sont rien. Qu'il y a l'amour.
La Femme Espagnole. — Qu'il y a l'amour. Saint Amour.
Marsay. — Que nos plaisirs et nos délectations et nos voluptés ne sont rien. Qu'il y a la constance.
La Femme Espagnole. — Qu'il y a la constance. Sainte Constance.
La Duchesse. — Il ne doit plus être loin, puisque ses deux mains sont déjà là. Puisqu'elles me touchent, puisqu'elles me pressent... Sonnerie de cloches. C'est huit heures ?
Ronquerolles. — C'est huit heures.
La Duchesse. — Alors, laissez-moi seule. Voulez-vous bien ? Je veux l'attendre seule.
Marsay. — Très bien. Nous partons. Ils s'éloignent. Long silence.
La Duchesse. — C'est toi, n'est-ce pas ?
Montriveau. — C'est moi, mon amour.
La Duchesse. — Tu n'es pas venu, parce que toujours tu as été là, n'est-ce pas ?
La Duchesse. — Je sais que tu m'aimes. Tu me l'as dit vingt fois, cent fois. L'entendais bien. Tu as eu de la chance ; pas moi. Tu as attendu ce jour pour me permettre de te dire que je t'aime. C'est cruel.
Montriveau. — Pardonne-moi.
La Duchesse. — A tout, à tous, j'ai dit que je t'aimais. A toutes ces femmes dans ce salon. Elles en étaient folles. A ton lieutenant. Il m'a offert un sirop. A Pamiers, au roi. Il a souri. A chaque vision de toi... Excepté à toi... c'est dur.
Montriveau. — Dis-le moi.
La Duchesse. — Nous avons eu l'amour, et pas le bon. Armand, ce n'est pas si mal !
Montriveau. — Dis-moi que tu m'aimes.
La Duchesse. — Tu n'as pas peur ? Te le dire, c'était toute ma mission en ce monde. Tu ne crains pas que j'ai à y faire ?
Montriveau. — Tu auras à m'aimer...
La Duchesse. — C'est tout ce dont je suis sûre. Tu aimes d'ici-bas. Dieu m'a confié la mission de t'aimer. Loin de lui, j'aimais au hasard. C'était trop peu. Il va être présent. N'ai-je pas ce chagrin au visage. Je veux dire que je l'aime à quelqu'un de fort, à quelqu'un de tranquille, à quelqu'un d'heureux. Tu es heureux, n'est-ce pas ?
Montriveau. — Oui, chérie.
La Duchesse. — C'est bien ! Tu souris... Je t'aime... Elle s'est évanouie.



(Photo Discina.)



(Photo S. P. C.)

...le Fantastique

par JACQUES PREVERT dans
LES VISITEURS DU SOIR

UN visiteur mystérieux vient d'arriver dans le château où l'on célèbre les fiançailles de la fille du seigneur, Marie Déa. La scène se passe dans la salle du banquet. Le visiteur sourit puis, soudain, il éclate d'un rire insolite et strident comme s'il était particulièrement satisfait d'avoir réussi une bonne farce.

Tous les seigneurs tournent la tête et contemplent avec stupeur le visiteur qui rit de plus belle.

Les rires vont en augmentant... Le rire est général. Brusquement, le visiteur s'arrête, regarde les invités.

Le Visiteur. — Pourquoi riez-vous ?... (avec une grande curiosité enjouée) Hein ?... Pourquoi ?...

Les rires se figent... Les invités, pris de malaise, se trouvent singulièrement gênés, incapables de répondre...

Les rires sont complètement figés. Le Visiteur (avec bonhomie). — Comme c'est curieux, vous riez et vous ne savez pas pourquoi vous riez... Peut-être avez-vous ri simplement parce qu'il faut bien rire un peu de temps en temps... pour se distraire... (avec, soudain, une assurance inquiétante)...

Mais, sans aucun doute, vous avez ri aussi parce que vous pressentez qu'il va se passer ici des choses d'une grande tristesse... (Avec indulgence.) Hélas ! Les meilleurs d'entre nous se réjouissent du malheur des autres... Que voulez-vous ? C'est humain ! (Avec une désagréable insistance.) Mais vous n'auriez pas osé rire, si je n'avais pas ri le premier...

(Suite pages 14 et 15)



...la Comédie

vue par YVES MIRANDE dans
JEUNES FILLES
DANS LA NUIT

O N'entend le bruit d'une clef dans une serrure, puis une porte qui s'ouvre, des pas. La lumière inonde soudain la pièce où l'on se trouve.

Gaby. — J'ai trop bu !
Octave. — Moi aussi.
Gaby. — Quelle heure est-il ?
Octave. — Deux heures du matin.

Gaby. — C'est bête.
Octave. — La vie n'est pas si rigolote, si de temps en temps on ne s'envoie pas en l'air.

Gaby. — Ça va... ça va... passe la main avec ta philosophie à la peau de toutou...

Octave. — Qu'est-ce que tu as ce soir ?
Gaby. — Je me dégoûte... (Avec mauvaise humeur.) — Je t'en prie, mets-toi donc à ton aise !...

Octave. — A cette heure-ci, je ne vais tout de même pas rentrer chez moi. Je ne trouverai pas de voiture dans ton quartier et le premier métro ne part que dans deux heures.

Gaby. — Je peux te prêter une bicyclette...
Octave. — Ça va, merci !
(Gaby se dirige vers un petit bar. Elle se verse de la fine dans un verre et boit.)

Octave la rejoint et fait de même.)
Gaby. — Je vais te faire un lit sur le divan du salon.

Octave. — C'est gai !
Gaby. — Quoi, c'est gai ? Tu n'as tout de même pas la prétention de coucher dans mon lit ?

Octave. — Mais, qu'est-ce qui te prend ?
Gaby. — Moi, je suis honnête à ma façon. Il y a tout de même, quelque part, un homme qui m'aime, qui fait de gros sacrifices pour moi et qui dort tranquille...

Octave. — Laisse-moi rigoler !
Gaby. — Tu peux rigoler, mais moi j'étais faite pour être une honnête femme ment parce qu'il a confiance en moi.

Octave. — Tu peux beaucoup d'enfants. Ça ne s'est pas trouvé comme ça... Je le regrette. Mais j'ai beau avoir bu un peu trop de champagne, tu coucheras « sur le divan du salon ».

Octave quitte le bar pour se rapprocher d'elle.)
Octave. — Alors, pourquoi m'as-tu emmené vadrouiller avec toi ?
Gaby. — Parce que je ne peux pas sortir toute seule. Ce n'est pas convenable.

Octave. — Pas convenable !... Tu ne supportes pas les observations.
Gaby. — Je ne supporte pas les observations.

Octave. — Tu fais grande dame, tu sais.
Gaby. — Et alors... bien sûr que je fais grande dame.

Octave. — Tu dois être née sur les marches d'un trône.
Gaby. — Ma mère... si tu la connaissais !... Elle est riche et comment !...

Octave. — Elle est riche, ta mère ? Sans blague !
Gaby. — Je te crois, une fortune énorme. D'ailleurs, tu la connais, maman.

Octave. — Une fortune énorme et je la connais ! Tu as tort de boire comme ça !
Gaby. — Tu ne connais qu'elle !

Octave. — Mais, qui est-ce ?
Gaby. — C'est l'Assistance Publique !

Octave. — Oh ! tu ne te refuses rien.
Gaby. — Oh ! tu ne te refuses rien.

Octave. — Idiot, je suis peut-être la fille d'un prince.
Gaby. — Ça ne m'étonnerait pas.

Octave. — Ça ne m'étonnerait pas.
Gaby. — Blague toujours ! J'ai été tellement malheureuse que j'ai été chercher une gosse à l'Assistance, que j'élevais comme une princesse — telle que tu me vois — et que ça fera une dame, je te le promets. Je lui apprendrai la vie, moi... Ce que j'ai subi...



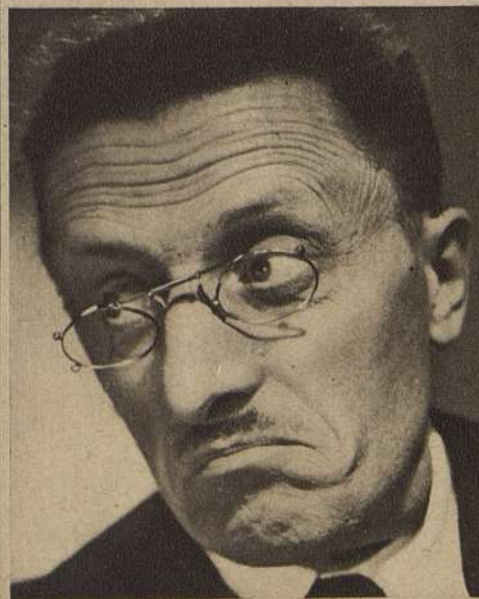
(Photo G. C. F. C.)



M. Girouette est toujours stupéfait.



M. Cordial toujours prêt à rire.



Faux-Bourdon toujours écauré.

(Photos N. de Morgoli - Nova-Films.)



MONSIEUR GIROUETTE

...est né
deviendra-t'il
GRANDE VEDETTE...

N E demandez pas qui est M. Girouette, vous le connaissez aussi bien que nous. Non seulement, parce que vous allez au cinéma, mais encore parce que vous avez de l'esprit d'observation. Vous avez déjà rencontré, soit au bistrot, soit dans le métro, soit chez le coiffeur, soit ailleurs, des « Monsieur Girouette » qui « rient, qui rouspètent et qui, finalement, font comme tout le monde ». Ce sont ces personnages, si répandus et si identiques, que MM. Mazeline et Ramelot ont concrétisés en un seul.

« Ses défauts sont les nôtres », déclare François Mazeline. En les montrant, en en riant légèrement, nous avons pensé que peut-être nous arriverions à nous en corriger. Girouette est un nom bien français. Après bien des essais, nous sommes parvenus à lui donner un physique typique. Rulhier semblait l'acteur tout désigné pour interpréter ce rôle. Il a de la bonhomie, de la gentillesse, de l'humour. Il blague facilement, on pourrait presque dire qu'il tombe parfois dans le défaut que l'on combat.

« Nous avons besoin de deux personnages

pour l'encadrer : Tant-mieux et Tant-pis répondent aux nécessités théâtrales. Nous les avons appelés : Faux-Bourdon et Cordial.

Ces personnages ont été créés à la radio. Duard fils prenait le rôle de Tant-mieux ; nous l'aurions engagé s'il avait été libre. Finalement, on choisit Pierre Etchepare, cet excellent comédien qui, par hasard, avait déjà amicalement remplacé Duard fils à la radio, dans le rôle de Tant-mieux. Quant à Léonce Corne, le troisième personnage, il n'a pas eu la chance qu'il mérite. La série de « Girouette » rendra certainement justice à son talent.

Les « Girouette », qui sont faits pour amuser en passant, ont demandé à P. Ramelot un tour de force : réduire un sketch en trois minutes. Pensons que la première image à peine passée, on arrive déjà à la dernière... Il fallait du mouvement, il est arrivé à en donner. « Nous espérons, achève François Mazeline, que nous sommes parvenus quand même à notre but : délasser les gens en les amusant et en les faisant réfléchir... »

M. O.



Le théâtre des exploits de M. Girouette est tantôt la boutique du coiffeur, tantôt le métro, le plus souvent le bistrot.



Emouvants
et purs vi-
sages de
l'adolescence...

ELLE porte un nom tout simple et un visage de charme. Un nom qui sonne clair comme un ruisseau d'eaux vives : Alida Valli, dont il semble que chaque syllabe soit une cascade, un nom aux consonances latines qui nous est déjà familier.

Et, derrière lui, deux grands yeux clairs, d'un bleu de lac sous le soleil, des cheveux blond-cendré, un sourire doux et discret, un visage ovale de madone florentine.

Et malgré cela une espièglerie toute moderne, la vivacité et l'élan, la fraîcheur et l'audace... Alida Valli ! Elle possède, nous dit-on, sur la pente d'une colline de la Ville Eternelle une maisonnette pleine de soleil. Elle adore l'aviation et plus encore le cinéma pour quoi, dès sa quinzième année, quitte-t-elle son pays natal pour venir à Rome. De tant Côme et ses études, elle s'en fut à Rome. De petits rôles et puis assez pour nous en faire aimer, elle nous revient des époques disparues d'aujourd'hui. Elle nous revient des époques disparues d'aujourd'hui. Elle nous revient des époques disparues d'aujourd'hui. Elle nous revient des époques disparues d'aujourd'hui.

moins fauteur de troubles. Les remous qu'il provoque dans les cœurs de seize ans menacent de faire sombrer le beau vaisseau du pensionnat, où l'étude fait place à la passion. Et voici, au lieu de la camaraderie d'autant, les petits secrets, les jalousies, les confidences faites au journal intime, les mystères dévoilés, une atmosphère chargée d'orage...

Qu'on se rassure pourtant, toutes ces tempêtes sont à fleur d'eau ! Il suffira d'un peu de raison pour ramener au calme tant de cœurs à la dérive. Celui dont toutes les rêveries n'est promises qu'à une seule, celle qui l'a le mieux mérité. Et tout s'achève à Valfiorita, comme dans un conte de fées, par une grande fête et un heureux mariage.

Ce n'est pas la première fois sans doute que l'on montre à l'écran un pensionnat de jeunes filles. Mais jamais peut-être avec autant de simplicité et de fraîcheur, jamais dans un ton si familier, où passent pourtant le plaisir et l'émotion, les petites peines et les grands bonheurs.

Ainsi Leçon de chimie à neuf heures est le reflet pimpant d'une jeunesse qui aime la vie en ce qu'elle a de plus clair, de plus léger et de plus doux. Et le cadre où elle se déroule semble à l'unisson des êtres tout baignés de lumière...

PIERRE ALAIN.

Alida Valli, une
lycéenne au cœur sensible...



(Photos Francinex.)

On tourne...



A LA FERME



Jean Choux entouré de son équipe technique choisit un angle favorable.

et les gestes de tempête ont produit une grosse impression sur les habitants et les animaux. On tourne dans les fermes. Ce jour-là c'est une scène d'apothéose du film : on bat le blé. Au sommet de la meule, Henri Vidal tette les gerbes sur la batteuse, aux pieds de Michèle Alfa, qui libère les épis de leur lien et les pousse dans les engranges. La locomobile crache une fumée blanche qui enveloppe les arbres comme de la neige. Les grains tombent à flot dans les sacs. Bussières à la sortie de la maille, refait les gerbes, aidé de Fuet, dont c'est le premier film, et

qu'on est tenté d'appeler « Fluet », à cause de sa corpulence. René Dary, assis sur un praticable, considère la scène. Tout à l'heure, il y participera. En attendant, il songe avec émotion au film dont il est l'auteur et qui, chaque jour, prend chair et forme.

Les paysans sont venus voir les artistes aux prises avec la batteuse. Un sourire amusé déteint leurs lèvres.

— On les engagera, dit l'un d'eux.

Jean Choux en attire un auprès de la caméra.

— Monsieur le paysan, lui dit-il, est-ce bien ainsi ? C'est à vous de superviser la scène.

— C'est bien, répond l'autre.

M. Chemel, directeur de production, de sa haute taille, contemple Ginette Baudin qui charge une voiture de gerbes égrainées. Son regard de propriétaire de ferme est plutôt mélancolique à la pensée qu'il bat le blé de Fromentières au lieu du sien. C'est à lui que l'on doit de tourner avec une locomobile. Ce n'est pas sans mérite, car les locomobiles, rares aujourd'hui, ont cédé la place à l'électricité.

A midi, heure du soleil, on suspend les prises de vues. Roussel, l'assistant, de Jean Choux, qu'on a appelé le directeur des oies, parce qu'il est chargé de les diriger dans le « champ » en cas de besoin, revient au village en compagnie de l'homme de son, qui, sans jeu de mots, passe ses loisirs à glaner et à manger des grains de blé. Quand ils croisent Delmont dans la rue, ils le prennent pour un vrai paysan, tant il est bien maquillé sous le semis d'une courte barbe qu'il doit entretenir tous les matins.

Mais jamais on ne rencontre Alfred Adam, l'un des interprètes. Après avoir écrit Sylvie et le Fantôme, il veut peut-être conserver sa réputation de comédien fantôme.

JEAN RENALD.

Michèle Alfa, au regard de sphynx, songe-t-elle à l'absent ?



Distribution matinale du courrier.

LES CINÉASTES AU VILLAGE VIVENT EN CANTONNEMENT

DANS ce pays perdu, il a fallu organiser le ravitaillement et le couchage. M. Becquet s'y est employé avec un mérite de chef de cantonnement. Il a logé une partie des artistes chez l'habitant, à Fromentières, l'autre partie à Montmirail. Un car les amène le matin à 7 heures et les ramène le soir après 9 heures. Il a organisé une cantine dans l'unique auberge du pays et fait venir un « chef » de Paris. Il parcourt le pays à 20 kilomètres à la ronde pour trouver du ravitaillement ; en outre, il fait office de facteur. Même un service sanitaire a été prévu. Comme il n'y a pas de cinéma à Fromentières, on est obligé d'aller jusqu'à Sézanne, à 26 kilomètres de là, pour la projection de ce qui a été tourné. Partout ailleurs, on utilise le format réduit. Pour se distraire, en cas de pluie, on a doté la cantine de deux postes de T. S. F. et de jeux de cartes. Le jeu le plus en vogue est le bridge.

(Photos N. de Morgoli.)

La corvée de pommes de terre.

Agnès Raynal taquine Bussières pendant son sommeil.



Bussières joue au toréador avec... une vache.



On va tourner... On maquille René Dary.



FROMENTIERES, un petit village de la Marne, situé à 12 kilomètres de Montmirail. Il a été semé sur la route comme une oasis dans un désert. Le train n'y passe pas. L'autocar fait son apparition une fois par semaine. Deux cents habitants y vivent sur leurs

fermes, en marge de toute vie. Si l'on n'entendait pas, le soir, une T. S. F. écorcher la nuit, on n'hésiterait pas à écrire qu'ils méconnaissent jusqu'aux événements prodigieux qui transforment actuellement l'Europe. C'est un village modeste, serré autour de son église de pierre grise qui ne se donne même pas la peine de hausser son clocher dans le ciel. Un coq noir, sur la pointe pyramidale, prend la direction du vent.

Jamais il n'a été, comme à présent, le ralliement des regards. Non point des regards des paysans qui, depuis trop longtemps, ont cessé de le consulter sur le temps qui change d'heure en heure, mais ceux de ces cinquante Parisiens et Parisiennes arrivés, un beau matin, dans le village avec des autos, des camions, des bicyclettes et un matériel extraordinaire. Il semble que la durée de leur séjour — car ils sont établis à Fromentières malgré les difficultés de ravitaillement et d'hébergement — soit liée aux canaries du coq. C'est la troupe du film : Port d'attache.

On tourne au village depuis près d'un mois, sous la direction de Jean Choux, dont la voix



— Nous n'avons aucun rendez-vous.
— Moi non plus. Mais soyez ce soir au Casino, on va
rire un peu...

CHAPITRE IX

« Je suis...
m'enterress ! ils avaient reçu de vingt...
En dix jours, ils avaient plus d'une seule nuit pleine.
même genre, et parcouru plus de mille lieues.
Glaçon n'avait pas dormi une seule nuit pleine.
chât plus... le titubait.
La fatigue devait leur visage. Peut-être ne se rendaient-ils plus compte de ce qu'ils faisaient malgré la peur harcelante des poussa vers toutes les portes d'Aix-en-Provence. Mais le message (télégraphique venait d'Aix-en-Bains).
hôtels. Le message du train pour Aix-en-Bains, dans les châteaux heureux comme un Grand Hôtel ait été considéré à Aix-en-Bains grises qui l'encastraient semblaient
Il se trouvait également à Aix-en-Bains grises qui l'encastraient semblaient
fruit également les montagnes grises qui l'encastraient semblaient
eaux dures cimes. Rien d'étonnant à ce que les eaux eussent

— Tiens, Limiet, murmura Max Laurent. La rencontre lui faisait froid au dos. Car au fond de lui, il ne se dissimulait pas le ridicule de l'enquête qu'il menait. Et par-dessus le marché, il ne savait pas une juste si l'inspecteur n'était pas à leur recherche. Évidemment de Gaieul dans le chemin de fer offrait prise à des soupçons. S'il prenait à Limiet, en désespoir de cause, de s'en servir, ne serait-ce qu'aux yeux de ses supérieurs, leur réputation de détective privé s'écroulerait.

— Vous aussi venez à Aix, dit Limiet, et, s'approchant d'eux : « Au rendez-vous ? »

(Photo Continental-Films).

(Photo Continental-Films).

...oute jolie meublée. Pour du hall, il y avait souponnée. Pour la chambre, il y avait des lettres dans les coins du hall. Il y avait des lettres dans le téléphone à mi-voix était susceptible d'être entendu. Il y avait des lettres dans le téléphone à mi-voix était susceptible d'être entendu. Il y avait des lettres dans le téléphone à mi-voix était susceptible d'être entendu.

Il se trouvait pour le souper à une des meilleures tables, dans un coin d'où il pouvait observer sans être trop remarqué. Il vit venir Lauret et Glaieul, dont le smoking, qu'il n'avait pas eu le temps de faire repasser, donnait des signes de fatigue. Essayez de dormir en smoking, même dans un wagon de première classe, et vous verrez. Sans indulgence — les gens de la P. J. ont tant de mépris pour les amateurs-détectives-privés, — Limiet sourit et, bien qu'il les ait invités, les laissa s'asseoir à dix tables de la sienne.

Soudain Glaieul donna des signes d'un énervement peu naturel, surtout que le repas ni les vins n'arrivaient à l'arracher à sa torpeur.

A ta droite, fit-il à Lauret.
Ma droite ? doucement à droite et examin
embrayon. Il ne douta

— Là, à ta droite, fit-il à Laurent.
— Hein ! Quoi ? à ma droite ?
— Max releva la tête, l'inclina doucement à droite et examina ce qui frappait si puissamment son compagnon. Il ne doutait pas que ce fût quelque chose d'ordre surnaturel.
— C'est elle, murmura Gilaëul.
— En effet, Irène Claire, les cheveux décolorés, avouons-le tout de suite, venait de s'installer à leur droite. Un homme l'accompagnait. Personne, à part les détectives privés, et finalement Limiet, que l'insolite excitation de Gilaëul avait frappé, ne s'était distrait de son assiette pour une vedette disparue depuis dix jours et soudainement apparue parmi eux.
— Patience, se dit Limiet avec émotion. Il ne s'agit plus, maintenant, de la perdre de vue.
— Patience, pensait au même moment Max Laurent. Elle est maintenant de réfléchir davantage. Un jeune homme, avec celle d'Irène, appela le maître.

— Patience, se dit Limine.
— Patience, pensait au même moment Max Rastin.
— Patience, nous la tenons.
Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage. Un jeune homme, dont la table voisinaît immédiatement avec celle d'Irène Claire et se trouvait au centre de la salle, appela le maître d'hôtel à voix haute.

« Votre lustre, dit-il, en levant la tête.
— Eh bien, monsieur ? dit respectueusement le maître d'hôtel, qu'une certaine habitude d'ironiser les clients en son for intérieur lui fit penser : « Il n'est pas en sucre. »
— Votre lustre bouge, reprit le jeune homme, et en lui-même : « Il n'est
« N'ayez crainte, dit le maître d'hôtel... puis, plus haut : « Il n'est
« Il ne veut pas s'envoler », puis, plus bas : « Il est
jamais tombé... »
— Justement, il va tomber... Voyez ce balancement sinistre

« Il ne veut pas s'en aller... N'ayez crainte... »
— Justement, il va tomber... Voyez ce balai.
— Mettez ma table hors de portée. Le client est comme effet im-
médiate d'alarme tous les autres et chacun de voir renouer le
lustre et d'écartier sa table ou de sortir Le maître d'hôtel
eut beau protester. Sa voix était couverte par les cris de la
panique... Irène Claire, elle-même, aidée du jeune homme,
tira sa table à l'écart.
A cet instant suprême, le lustre se décrocha et s'écroula au
sol. L'obscurité se fit dans la salle. Des cris, des bousculades,
des injures, des mialements de femmes évanouies, des appels
à la lumière...
Quand elle reparut, Limiet de son côté, Glauciel et Laure
de l'autre, remarquèrent qu'Irène Claire avait disparu. Il n'y
restait plus à la table que son compagnon, sur lequel Limiet
rageusement, fonda comme un épervier.

(A suivre.)

(A suivre.)



Une blonde au charmant sourire :
Ruth Buchardt...

Le monde du théâtre est un monde charmant. On y joue la comédie aux autres et souvent à soi-même. Et quand il s'agit d'opéra, cela a d'autant plus d'attrait que tout s'y passe en musique. Pourtant les sourires de la scène n'empêchent point les rancunes des coulisses.

Loni Carell et Will Hollers, pour être grandes vedettes — elle, soprano célèbre et lui fameux ténor — n'étaient pas exempts des petits travers du métier. Leur rivalité avait crû en même temps que leur gloire et semblaient parvenue à un point au delà duquel ne pouvaient plus survenir que des catastrophes.

On conçoit l'inquiétude du directeur de théâtre devant l'idée des impresarios de réunir pour l'opérette *Je t'aimerais toujours* les deux plus célèbres artistes.

notre scénario romance

Qu'allait-il en advenir ?
Or la vie est pleine d'imprévu. Le premier contact ne déclencha point d'orage, tout au contraire. Il y eut assaut d'amabilité de part et d'autre. Mais les managers de chacun des chanteurs ne suivirent pas ce bel exemple et firent si bien qu'ils déclenchèrent entre les jeunes gens un premier malentendu.

L'art n'était pas seul en cause ! Une femme dans la loge de Will motivait la colère de Loni beaucoup plus que le grand air du ténor.

Le dîner prévu eut pourtant lieu, mais, à défaut des vedettes, décidément fâchées, ce furent Zeizig et Isolde, leurs managers, qui les remplacèrent. Et ils se lièrent d'amitié.

Etait-ce bien le moment pour les vedettes de prolonger une brouille ridicule ?

Zeizig et Isolde n'avaient plus qu'une idée : réconcilier leurs poulains de façon définitive. Quoi de mieux pour cela que le mariage ?

Zeizig allait faire d'une pierre deux coups. En persuadant Will d'épouser Loni, il lui donnait une femme charmante et lui enlevait une rivale, car il ne serait pas question que Mme Hollers fit du théâtre...

fit du théâtre...
Les choses se passèrent comme on le
voulut. Le mariage eut lieu, mais les
scènes n'en furent ni moins fréquentes,
ni moins violentes. Le lendemain du
jour des noces, on pensait déjà au di-
vorce...
Tout cela n'était pas fait pour le

Tout cela n'était pas fait pour le plaisir du directeur, dont la « général » reculait de semaine en semaine. Will partit pour une tournée en province ; Loni, furieuse, le suivit et, pour se venger, faisant passer Will pour un imposteur, elle parvint à le faire arrêter. Ainsi l'infidèle époux ne paraîtrait pas en scène aux côtés de cette Gina part. Loni était si bête...

Le jeune homme n'eut pas de peine à prouver son innocence. La réconciliation eut lieu à la grande joie du directeur du théâtre qui pouvait enfin annoncer la « première » de l'opérette *Je l'aimerais toujours*.

JEAN DORVANNE.

La réconciliation est bien proche,
entre Will et Loni... (Dora Komar
et Johannès Heesteers.)

UN CRIME STUPÉFIANT

STUPÉFIANT, c'est beaucoup dire. Une jeune fille a été étranglée. Il s'agit de découvrir le coupable.

le coupable. Comme dans *L'Assassin* habite au 21, les recherches se circonscrivent entre les quelques localités d'une pension de famille et deux jeunes officiers aviateurs, deux rivaux amoureux tous deux de la victime et qui fréquentent la maison.

L'action, assez lente en général, s'anime parfois pour nous faire assister à la fuite éperdue d'un homme traqué par la police sur les toits d'un building, à sa chute vertigineuse lorsqu'il vient s'écraser sur le trottoir, et à une bataille dans un train de marchandises en marche. D'autre part, elle nous entraîne dans des lieux très divers tels que nuages, terrain d'aviation, cinéma, grand magasin de nouveautés et dans des endroits moins relevés où la pègre étale sa misère et ses vices.

Hilde Sessak et Théodore Loos,
dans *Un crime stupéfiant*.

Mais la découverte du coupable ne provoque nulle surprise chez le spectateur et le dialogue français ne lui procure aucune satisfaction. Une interprétation agréable, quoique sans éclat, anime les différents personnages de ce film auquel le doublage sans doute fait beaucoup de tort.

DIDIER DAIX.

(Photos Tobis et U.F.A.-A.C.E.)

Hertha Mayen

...future
ILSE WERNER

ON a vu avec quelle rapidité la charmante Ilse Werner est devenue, en moins de deux ans, une des vedettes les plus en vue du cinéma européen. C'est pourquoi on ne sera pas étonné de savoir que la saison cinématographique 42-43 nous apportera une révélation en la personne d'une jeune Berlinoise : Hertha Mayen.

Mais, qui est cette star en herbe ? Que fait-elle ? Son visage, vous le reconnaîtrez certainement en regardant cette page... Oui, c'est cela... Vous avez déjà vu ces yeux rieurs, cette bouche moqueuse quelque part. Où ? Allons, voyons, rassemblez vos souvenirs. Marika Rokk... « La Danse avec l'Empereur »... Là, vous y êtes. En effet, Hertha Mayen figurait dans ce film une accorte soubrette du XVIII^e siècle, bien dans la tradition.

Jean GEBÉ.

(Photo U.F.A.-A.C.E.)

Quand le Duc de Vallombreuse devient...

JEAN WEBER manquerait à la tradition des grands artistes s'il n'avait, lui aussi, son violon d'Ingres. Mais il est d'un talent assez inattendu puisqu'il s'exerce dans le domaine de la prestidigitation !

Au cours d'un gala populaire de « La France Socialiste » dans une quinquette de banlieue, nous avons pu admirer l'habileté du grand acteur. Elle se manifeste avec une aisance ne le cédant en rien aux meilleurs spécialistes du genre.

Sous les yeux d'un auditoire attentif, Jean Weber fit apparaître une quantité d'œufs à rendre jaloux un trafiquant du marché noir ; il emmêla anneaux et mouchoirs de toutes couleurs et put annoncer aux badauds ébahis que dans un volume de leur choix se trouvait, à telle page désignée par eux, le mot exact dans la phrase choisie. Les tours étant joués, Jean Weber se prêta de bonne grâce à toute explication. Le magicien, dévoilant ses secrets, voulut bien reconstituer, pour notre photographie, quelques effets classiques

dont la glace complice reflète la supercherie.

Mais l'art du prestidigitateur n'empêche pas Jean Weber de penser au cinéma.

Celui qui fut, dans « L'Aiglon », un émouvant duc de Reischstadt, que nous avons revu également dans « Tricoche et Cacolet » et d'autres comédies à forme vaudevillesque, va bientôt reparaitre à l'écran. Il jouera le rôle du duc de Vallombreuse, l'un des héros de l'immortel roman de Théophile Gautier, « Le Capitaine Fracasse », dont la réalisation se poursuit actuellement aux



Prestidigitateur



Rien dans les mains... Rien dans le sac...



Et pourtant voici des œufs... et des anneaux.



studios de Saint-Maurice, sous la direction d'Abel Gance. Jean Weber jouera là le rôle d'un jeune noble, fort amoureux de la blonde Isabelle, fille naturelle d'une comédienne et d'un seigneur. Or, le duc de Vallombreuse finira par apprendre que celle qu'il aime est sa demi-sœur ! Et le sentiment se transformera de la passion à l'affection...

Jean Weber, prestidigitateur, jongle aussi avec les cœurs !

Il jongle avec tout le charme qui le caractérise... Bien des jeunes filles seront heureuses de le revoir sur nos écrans.

M. O.

Jean Weber l'illusionniste, qui dévoile ses secrets...

(Photos Grano.)



Une épidémie au studio...

MIREILLE BALIN

serait atteinte
de "LA MALARIA"

Mireille Balin.

L'action du prochain film de Jean Gourguet, *Malaria*, se déroulera entièrement dans une région tropicale. Deux hommes subiront différemment les effets du climat : l'un, vieux colonial adapté au pays, a ramené une femme de son dernier voyage en Europe. L'autre, frais débarqué sur cette terre brûlante, sera pris peu à peu comme dans un étau par une inquiétude fiévreuse.

— Je veux faire avec *Malaria* un film d'atmosphère sur la peur, dit Gourguet. Aussi le cadre de l'action, le « climat » du film, une mélodie lancinante qu'un boy reprendra sans cesse sur sa guitare, doivent-ils contribuer à créer cette angoisse. Elle atteindra son paroxysme au cours d'une nuit de mousson...

Jean Gourguet tournera cependant tout son film en studio.

— J'ai fait beaucoup de documentaires et montré à l'écran bien des paysages exotiques. Ce qui m'intéresse dans *Malaria*, dont le sujet est tiré d'un roman inédit de Georges Vally, ce n'est plus le cadre en lui-même, mais l'influence du paysage et du climat sur des caractères... On ne verra pas le décor de mon action, mais on le sentira.

Mireille Balin sera la femme du colonial. Sessue Hayakawa tiendra le rôle d'un boy, le joueur de guitare, et de la rencontre de ces êtres, hantés par la fièvre, jaillira le drame.

Pour cela, affirme Jean Gourguet, le cadre doit être évoqué, suggéré, il n'est pas nécessaire qu'il soit « montré ». Et la nuit de mousson

GABY MORLAY, FIANCÉE

à M. DUPUIS-VILLEUSE

A la cérémonie, la jeune fille
portait un jupon de 6.000 Frs

Gaby Morlay.

UN MÉTIER
QUI NOURRIT
SON HOMME

La troupe de « Haut-le-Vent » est rentrée depuis quelques semaines de Saint-Etienne-de-Baigorry, où furent enregistrés les extérieurs de ce film de terroir construit sur le vieux thème du retour au pays natal. Mais une légère fracture à la jambe, dont fut victime Charles Vanel, le mauvais temps ensuite, ne permirent pas d'achever tout à fait les prises de vues, et c'est dans un jardin récemment acquis par les studios de Boulogne, que J. de Baroncelli termine son film. On a reconstitué la maison basque de Francine Bessy devant un tamaris planté là fort à propos. On a ajouté au paysage quelques sapins supplémentaires... et l'illusion est parfaite.

« Haut-le-Vent » inaugure le « terrain » de Boulogne, qui fut un potager et un verger, avant d'être un studio. En attendant la mise au point d'une scène, J. de Baroncelli se reposait sur l'herbe, tandis que ses collaborateurs, discrètement, cueillaient aux arbres proches quelques prune alléchante ou un abri-cot bientôt mûr...

Un acteur joue
les impresarios

Jean Fay, qui avait commencé, au temps du muet, une belle carrière, revient au cinéma. Serait-il voué aux rôles d'impresario ? Après avoir été

Dans son nouveau film *Les Ailes blanches*, dont Robert Péguy vient de commencer, à Courbevoie, les prises de vues, Gaby Morlay sera une sœur de charité entrée en religion après un désespoir d'amour... Et — ce sera le second volet d'un triptyque qui évoquera tour à tour 1938, 1940 et 1915 — toute une part du film doit nous montrer en rappel de souvenirs les événements qui conduisirent l'héroïne à cette amère résolution.

La grave sœur Claire fut autrefois une jeune fille enjouée que l'on voulait marier à un garçon qui portait le beau nom de Dupuis-Villeuse, mais ne répondait guère à l'idéal du prince charmant. Et comme cela se passait dans le grand monde, les fiançailles avaient revêtu un éclat à l'égal des fortunes...

Au cinéma, croyez-vous, tout n'est qu'apparences. Les maisons n'ont que des façades et le champagne dont on se grise n'est souvent qu'une eau pétillante. Ne vous y fiez pas toujours ! Pour tourner les scènes de fiançailles, Gaby Morlay arborait une magnifique robe blanche de broderies ajourées, ample et longue comme on les portait vers 1900. Mais sous cette robe d'époque, la vedette portait un jupon de sa-

tin blanc, non moins volumineux, qu'un grand couturier parisien a spécialement réalisé pour elle, et qui est estimé à 6.000 francs.

Tant de somptuosité n'enlève rien à la simplicité de Gaby Morlay. Après *Le Voile bleu* de l'infirmerie, voici *Les Ailes blanches* de la religieuse, qui donnent à l'héroïne de tant de films une nouvelle occasion d'être émue... « et pourtant, nous dirait-elle, j'aime les rôles gais... On me fait toujours jouer le drame, alors que j'aurais tant de plaisir à faire un peu rire les spectateurs. »

P. L.

Le Coin...

Cette semaine, au studio :
Saint-Maurice :
Jeunes filles dans la nuit. — Réal : Yves Mirande. Régie : Delmonde et Le Paritaire : C. C. F. C.
Capitaine Fracasse. — Réal : Abel Gance. Régie : Gauthier-Lux.
Ephray :
Une étoile au soleil. — Réal : Swobada. Régie : Hoss-Ind. Ciné.

François-1^{er} :
La grande Marnière. — Réal : Jean de Marguenat. Régie : Pauly et Saurel.
Les Moulins d'Or.

Francoeur :
Port d'attache. — Réal : Jean Choux. Régie : Berthaux-Pathé.

Photosonor :
Les Ailes blanches. — Réal : R. Péguy. Régie : Tanière-U. F. P. C.

Buttes-Chaumont :
Frederica. — Réal : Jean Boyer. Régie : Michaud-Jason.

Le Comte de Monte-Cristo. — Réal : Robert Vernay-Régina.

En extérieur :
La Chèvre d'or. — Réal : R. Barberis dans le Midi.

Le Loup des Malveneurs. — Réal : Guillaume Radot, à Aurillac.

On prépare :
Un Mois à la campagne. — Pierre Blanchard réalisera ce film, au studio de Joinville, dans le courant de septembre.

L'Ange de la nuit. — M. Berthomieu réalisera ce film et non Jean Delannoy comme nous l'avions annoncé par erreur.

Le Bienfaiteur. — Raimu serait le principal interprète du nouveau film qu'Henri Decoin mettrait en scène prochainement.

Mademoiselle Béatrice. — Il n'est prévu que très peu de figuration pour le film que Max de Vaucorbeil réalisera ce mois-ci pour la Société Gaumont.

Forces occultes. — C'est à partir du 9 septembre, aux Studios de la Seine, à Courbevoie, que Paul Riche va commencer la réalisation de ce film pour le compte de Nova-Films.

L'ÉCHOTIER DE SEMAINE.

... du Figurant

Si un enfant se noyait sous vos yeux ?

NE FERIEZ-VOUS PAS UN GESTE POUR LE SAUVER ?

FAITES LE GESTE QUI SAUVERA LES ENFANTS DES VILLES PARTICIPEZ À LA

CROISADE DE L'AIR PUR

Grâce à laquelle ils pourront enfin prendre des vacances

Souscrivez dans tous les Bureaux de Poste des

BONS DE SOLIDARITÉ

SECOURS NATIONAL

Le Gérant : Robert MUZARD

Imp. CURIAL-ARCHEREAU, 11 à 15, rue Curial, Paris. — 9.42.

Éditions Le Pont

55, Avenue des Champs-Élysées, Paris. — R. C. Seine 244.459 B

N° d'autorisation 22.

vécue de l'intérieur d'une case secouée par la rafale peut être aussi poignante que si l'on tente de la reconstituer en extérieur à grand renfort de pompes à eau et d'hélices d'avion.

P. L.

ANCIEN PENSIONNAIRE
de la Comédie-Française...il devient
CLOWN

(Photo Jules.)

« Clown, pitre, voilà ce que je suis devenu. Et ma fille croit que je suis un grand acteur. Elle le croit et elle le dit. Elle le répète à ses petites camarades de pension. Quand elle saura la vérité... En fait de grand théâtre, je suis bon pour le cirque. Mais, après tout, un clown est plus souvent à quatre pattes qu'un acteur. C'est lui qui des deux est le moins dégenéré. La position normale de tout être vivant est l'horizontale. La verticale est un signe de dégénérescence. D'ailleurs, comme le fait de manger chaud... Regardez les animaux. Font-ils cuire leurs aliments ? Nous sommes dégenérés... La vie que nous menons n'est pas normale. Non, je ne regrette rien... Je suis devenu clown, c'est très bien ; je me rapproche de l'homme primitif, de l'homme sain, naturel, justement en ne

faisant pas comme les autres, les victimes de la civilisation ; j'interprète avec des grimaces, des sautilleries, de la grosse plaisanterie... Je ne me donne pas la peine de jouer la comédie du bonheur, je la ramène à des lignes peut-être grossières, grotesques. Mais ça déclenche le rire. Et les gens se doutent-ils qu'il vient d'eux-mêmes... »

Quel aveu paradoxal du grand comédien devenu clown !

Vous ne l'avez pas reconnu ; c'est Fernand Ledoux, qu'on verra ainsi, dans *Jeunes filles dans la nuit*.

"Monsieur des Lourdines"
à l'écran

Dans la vallée de Chevreuse, au château de Senlis, P. de Hérain commencera très prochainement les prises de vues de *Monsieur des Lourdines*, tiré du roman d'Alphonse de Chateaubriant, qui obtint le Prix Goncourt en 1911. Le régisseur Lucien Denis reçoit la figuration depuis le 1^{er}.



C'est devant le notaire que se trouvent rassemblés A. Caroli, Georges Grey, René Dary, Jacqueline Gauthier, Colette Regis et Louis Salou, dans *8 Hommes dans un Château*.

(Film de la Société Sirius.)

LES DIALOGUES (Suite des pages 4 et 5.)

...les Enfants

Dominique. — Est-ce que nous pouvons l'emporter à la maison ?

Fabien. — Oh ! oui, il y a une cage dans le grenier !

Mlle Pressac. — Vous avez déjà exploré le grenier ?... Une cage ?... Fabien, tu es cruel... Ecoute leur mère qui les appelle.

En effet, sur une branche voisine, le petit « pft » de la désolation allée...

Fabien tient à son idée :

— Puisqu'on leur donnera à manger, ils ne seront pas malheureux.

Chantal (innocemment). — Ils seront comme nous !

Mlle Pressac. — Non, ils ne seront pas comme vous : une cage, ce n'est pas une maison, c'est une prison !

Mais Jan a une logique de cinq ans :

— Les oiseaux n'ont pas besoin de maison.

Mlle Pressac. — Si, leur maison, c'est l'arbre !

Chantal (interrogative). — Et leur jardin ?

Mlle Pressac (d'un geste large). — Le ciel !

Chantal élève ses petits bras afin de remplacer le nid. On dirait qu'elle veut atteindre le ciel :

— Oh ! c'est trop haut... Dominique, remets-le vite, toi qui es grand !

...le Fantastique

Ne soyez pas surpris si j'ai quelques dans de clairvoyance. Je n'en fais usage que pour le bien de tous.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de regarder par le trou d'une serrure pour voir, pour « savoir » ce qui se passe dans le cœur des hommes, dans les chambres des femmes... (Badin.) Une jeune fille doit épouser un jeune homme... Mais elle en aime un autre... L'histoire est banale... Il la rejoint dans sa chambre, mais il y est surpris... (Hochant la tête.) Quelle tristesse !... Ils sont surpris tous les deux... (Brusquement.) Que se passe-t-il ?... Le galant est frappé au visage, meurtri... livré aux hommes d'armes... on le pousse dans l'escalier... Il trébuche... Il tombe... Il se relève pour tomber encore sous les coups...

Il fait un geste...

Toutes les têtes se tournent en direction de la porte.

Elle s'ouvre à deux battants et Gilles enchainé, violemment poussé de l'extérieur, vient s'abattre au milieu de la pièce, le visage ensanglanté. Trois hommes d'armes entrent et entourent Gilles à terre.

100% Actualité

ACTU

PARAIT LE DIMANCHE

DANS TOUTE LA FRANCE

LE NUMÉRO 3 FRANCS

Ciné-



Dans ce numéro :
SACHA GUITRY, JEAN GIRAUDOUX,
YVES MIRANDE,

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 54 - 4 Septembre 1942

Maria Von Tas-
nady dont on
peut admirer le
sensible talent
dans *Un crime
stupéfiant*.

(Photo U.F.A.-A.C.E.)

